



Georges-Louis Bouchez, bourgmestre et rien d'autre ?

Les instances du MR lui ont accordé une année de rabiot à la présidence. Il sera candidat aux législatives. Le cas échéant, un portefeuille ministériel pourrait lui être proposé. Mais en fait, Georges-Louis Bouchez voit ailleurs, jusqu'à Mons, dont il veut devenir bourgmestre. Sa liste d'ouverture « Mons en Mieux » sera encore de la partie en octobre 2024. Le libéral a profité de cette annonce pour confirmer que ce maïorat est sa priorité absolue. Et qu'il laisserait tomber tout le reste pour diriger la cité du Doudou, tout, vraiment tout. (Notez au passage qu'il devait se retirer du Sénat pour se concentrer *full time* sur sa présidence, et qu'il n'en a rien fait, mais soit...)

Voici l'engagement pris ce vendredi 13 octobre, à garder en mémoire : « Si les Montois et les Montois me désignent comme bourgmestre, alors je ne ferai que ça et je quitterai mes autres fonctions. Il faut être mobilisé à temps plein pour cette Ville que nous aimons tous. Certains se rêvent à Namur, j'invite les Montois à exaucer ce souhait. Je pense être dans le paysage politique montois la personne qui a le plus envie de cette fonction de bourgmestre. »

Calmons ceux qui rêvent d'un Bouchez confiné dans le chef-lieu du Hainaut. Ce n'est pas gagné, loin s'en faut. En 2018 c'est vrai, Mons en Mieux a plutôt performé, avec 11 conseillers. Mais en Wallonie, pour devenir bourgmestre, il faut être le candidat le mieux élu sur la liste la plus forte de la majorité. Et le PS garde une belle longueur d'avance : 23 élus, en net recul toutefois. Alors, GLB bourgmestre ? Il a presque plus de chances de rester président du MR, c'est tout dire.

ÉRIC DEFFET

MIGRATION

Nicole de Moor en tournée européenne



© PHOTO NEWS.

La secrétaire d'Etat à l'Asile et à la Migration Nicole de Moor (CD&V) rencontre le ministre autrichien de l'Intérieur ce vendredi, Gerhard Karner (conservateurs), à propos du pacte européen sur l'asile et la migration. Dans le cadre de la présidence du conseil de l'UE, au premier semestre 2024, la Belgique et sa secrétaire d'Etat ambitionnent de faire aboutir la réforme de la politique migratoire européenne. Nicole de Moor est en train de préparer le terrain, en effectuant une tournée de plusieurs capitales. En début de semaine, Nicole de Moor a déjà rencontré son homologue néerlandais, Eric van der Burg (centre droit), indique son cabinet dans un communiqué. Dans les semaines à venir, elle rendra visite à ses homologues français, allemand et tchèque. Une mission à Strasbourg est aussi annoncée en novembre pour s'entretenir avec les différents députés (rapporteurs) du Parlement européen qui mènent les négociations dans les trilogues (Commission, Conseil, Parlement) sur ce pacte. En outre, la semaine prochaine, Nicole de Moor se rendra à Luxembourg pour assister au conseil des ministres européens consacré à l'asile et la migration. U.S. (AVEC BELGA)

NUIT DE L'OBSCURITÉ

Les satellites parasitent notre seule fenêtre sur l'univers



Les constellations de satellites se multiplient en orbite basse de la Terre. Elles accroissent les risques de collision, perturbent l'observation de l'Espace et gênent le repérage d'astéroïdes potentiellement dangereux.

MICHEL DE MUELENAERE

C'est ce samedi qu'a lieu la Nuit de l'obscurité, organisée par l'association pour la sauvegarde du ciel et de l'environnement nocturne. Ces défenseurs de l'environnement appellent à un usage plus parcimonieux de la lumière qui, parfois, représente un gaspillage inutile mais aussi une nuisance pour certaines populations d'insectes, de papillons, de chauves-souris, de batraciens et d'oiseaux migrateurs.

D'autres professions réclament aussi davantage d'obscurité : les astronomes, les astrophysiciens et les météorologues. Eux regardent l'Espace à partir de la Terre et regardent la Terre à partir de l'Espace. Et ils s'inquiètent de voir le ciel de plus en plus encombré par les satellites qu'on peut voir, la nuit venue, comme autant de loupiotes rayant le firmament.

Cela fait un moment que les scientifiques alertent sur la multiplication des perturbations qu'ils subissent. Ce sont moins les satellites en orbite haute (36.000 km d'altitude pour les satellites géostationnaires météo et télé) et moyenne (GPS, Galileo...) qui les embêtent, que ceux se trouvant en orbite basse, entre 500 et 1.200 km. Là, un gigantesque embouteillage se dessine. La faute aux mégaconstellations de satellites évoluant souvent entre 400 et 600 km. La plus célèbre s'appelle Starlink : environ 5.000 engins tournent déjà là-haut, il y en aura 12.000 en 2025 et 42.000 à terme. Il faut aussi compter avec OneWeb (8.000 satellites à terme), Kuiper d'Amazon (3.200 d'ici 2030), deux projets chinois (les réseaux Guowang et G60) d'environ 12 à 13.000 satellites chacun, Telesat Lightspeed (200) et la constellation européenne Iris² (400 satellites en 2027).

Actuellement, 11.330 satellites tournent autour de la Terre, selon les Nations unies, parmi lesquels 6.700 sont pleinement opérationnels. Pour les seules constellations, ils devraient être 100.000 à la fin des années 20, estime

l'industrie. L'orbite basse est la plus prisée des opérateurs privés qui proposent connexion internet, GSM et applications militaires. De là, le signal est transmis plus rapidement vers et à partir de la surface. Mais le prix à payer pour une vaste couverture est la quantité de machines et leur luminosité.

Risques de collisions

Avec des conséquences fâcheuses, égrène Sophie Van Eck, astrophysicienne à l'ULB. « Plus de satellites en orbite basse, c'est plus de risque de collision et plus de débris. » Depuis 2019, Starlink a été obligé de faire plus de 50.000 manœuvres d'évitement pour prévenir une collision avec d'autres satellites ou avec des débris. La moitié ont eu lieu entre décembre 2022 et fin mai 2023. La station spatiale internationale qui flotte à environ 400 km d'altitude est aussi menacée : elle a été forcée de faire plusieurs manœuvres d'évitement en 2022. Son homologue chinoise qui croise à 380-400 km de haut a connu le même sort.

Par ailleurs, poursuit Van Eck, la multiplication d'objets lumineux dans le champ visible perturbe de plus en plus les observations, surtout pour les télescopes « grand champ », comme l'observatoire Vera Rubin au Chili, qui scrutent une vaste partie de l'Espace. Face à une constellation de 47.000 satellites, 30-40 % des observations pourraient être compromises en 10 minutes d'exposition, a montré une simulation.

Le hic, c'est que certains des télescopes à large champ traquent les « astéroïdes géocroiseur », ces corps célestes qui menacent de heurter la Terre, en suivant les variations qu'ils laissent sur le fond du ciel. « Les satellites comme les astéroïdes renvoient la lumière du soleil. Les algorithmes peuvent les confondre. C'est un risque pour la Terre : on sait que des collisions se reproduisent de manière périodique. On cherche une solution pour dévier les astéroïdes comme la mission Dart, mais si la Terre est enveloppée d'un filet de

constellation de satellites masquant le ciel, on est incapables de les repérer. »

Rien d'étonnant à ce que le milieu s'inquiète du lancement de BlueWalker, premier satellite encore expérimental d'une constellation qui en comptera 300. Avec ses 64 m² d'antenne, le nouveau venu de la société texane ASTSpaceMobile est particulièrement lumineux. « Si BlueWalker était une étoile, il ferait partie des dix plus brillantes dans le ciel », s'inquiètent-ils dans la revue *Nature*.

Et ce n'est pas fini. « Si les satellites de constellation sont une nuisance visible, ils le sont aussi pour les observations radio », ajoute Yaël Nazé, astrophysicienne à l'ULiège. « C'est comme si, dans une pièce, vous essayez d'entendre la conversation de quelqu'un qui murmure et qu'une autre personne passe et vous hurle dans les oreilles. Les fréquences des radiotélescopes sont en principe réservées. Mais les opérateurs privés cherchent à utiliser toutes les fréquences possibles, y compris à proximité des fréquences radios des astronomes. Et souvent, le signal du satellite déborde parfois de la fréquence choisie. C'est embêtant et très difficilement contrôlable. » « Embêtés » aussi, les météorologues dont les instruments d'observation de l'humidité terrestre à partir de l'Espace sont perturbés par les mêmes satellites, dit Nazé. Mais face aux arguments économiques, la voix des astrophysiciens pèse peu, reconnaissent-ils.

« Perdus dans l'univers »

Plus philosophiquement, conclut Sophie Van Eck, « avec cette pollution lumineuse, nous perdons la conscience que nous vivons sur une planète qui n'est qu'un caillou perdu dans l'univers. Nous ne pouvons pas aller sur une autre planète. Ceux qui disent le contraire mentent, on n'est pas prêt du tout. Nous sommes faits pour vivre sur la Terre. Et il ne faut pas perdre conscience de notre place dans l'Univers ».

La plus célèbre des constellations de satellites s'appelle Starlink : environ 5.000 engins tournent déjà là-haut, il y en aura 12.000 en 2025 et 42.000 à terme. On peut même les apercevoir de certains endroits de la planète. © AFP



Avec cette pollution lumineuse, nous perdons la conscience que nous vivons sur une planète qui n'est qu'un caillou perdu dans l'univers. Nous ne pouvons pas aller sur une autre planète. Ceux qui disent le contraire mentent, on n'est pas prêt du tout

Sophie Van Eck

Astrophysicienne à l'ULB et à l'Observatoire royal

